

de porte en porte, beaucoup refusaient. L'Evêque d'Assise, lui dit un jour : "Votre manière de vivre sans rien posséder me paraît bien dure et pénible." "Seigneur, répondit François, si nous possédions des biens, nous aurions besoin d'armes pour nous défendre, car c'est là la source de toutes les difficultés et de tous les procès." L'Evêque était très embarrassé ; sans être ouvertement hostile aux nouveaux frères, il les regardait avec défiance ; il lui conseilla d'entrer dans le clergé ou, si l'ascétisme l'attirait, dans un ordre déjà existant. L'Evêque pressentait quelque innovation ou quelques réformes inquiétantes. Le bas clergé ne pouvait cacher ses inquiétudes au sujet de ces convertisseurs laïques qui provoquaient chez les âmes pieuses l'étonnement d'abord et l'admiration ensuite. Il lui était pénible de voir ces hommes sans préparations préalables réussir dans la mission qui lui était officiellement confiée, quand lui, le clergé échouait si piteusement.

C'est un supplice que certains cléricaux ont éprouvé à l'apparition des salutistes.

François le sentait sans doute, car plus il se trouve en contradiction avec le clergé, plus il professe de soumission à l'Eglise, tant il a peur de tomber dans l'hérésie tout en la cotoyant.

Cependant chaque jour le nombre des frères augmentait, il devenait nécessaire d'avoir des règlements, une constitution. François les prépara, n'étant au début que les quelques passages de l'Ecriture qui l'avaient frappé, supplémentés de quelques préceptes sur le travail des mains et les occupations des nouveaux frères. Pour rester dans l'Eglise, il fallait que cette règle fut soumise au pape et approuvée.

Innocent III. venait de monter sur le

trône pontifical, jeune, énergique, plus roi que prêtre, réprimant les désordres plus par haine du mal que par l'amour du bien, ce pontif ne comprit pas l'éveil de l'amour, de la poésie et de la liberté dont son siècle avait soif ; à cet homme de forte volonté, d'une haute intelligence il manquait un cœur pour aimer.

Les pèlerins arrivèrent à Rome. La prière de François était fort simple, il ne réclamait d'autre privilège, que le pape approuvât son initiative de mener une vie absolument conforme aux préceptes évangéliques.

Le pape n'avait pas à approuver puisque cette règle émanait de Jésus-Christ lui-même. Il ne pouvait que censurer pour avoir agi sans missions, ou bien lui enjoindre de laisser au clergé l'œuvre de réformer l'Eglise.

Le pape ne fit ni l'un ni l'autre. Innocent III. présentait dans cet homme vil et méprisé, *vilis et dispectus*, une étrange puissance qui menaçait l'Eglise dans son état actuel.

Le pape savait mieux que personne, que le grand obstacle à la réforme, c'était les biens ecclésiastiques et que l'une des causes de succès des Albigeois venait de ce qu'ils prêchaient la simplicité évangélique. Il approuva la mission des pèlerins, espérant arracher à l'hérésie son drapeau, et ainsi la désarmer, mais il ne leur accorda cette faveur qu'à la condition qu'ils reçussent le sceau de l'Eglise, la tonsure. La création essentiellement laïque de François devenait malgré lui une institution ecclésiastique.

Le prophète abdiquait dans les mains du prêtre, beaucoup devaient pleurer leur liberté perdue, beaucoup devaient mourir pour la reconquérir.

Lors qu'on apprit à Assise l'approbation de la règle, la foule se sentit attirée